

## 1 - Présentation

Dossier d'accompagnement  
de la conférence / concert  
du vendredi 15 février 2008  
programmée dans le cadre du



projet d'éducation artistique  
des Trans et des Champs Libres.

“Le rap & les musiques urbaines”

Conférence de **Pascal Bussy**  
Concert de **Micronologie**

Né à New York à la fin des années soixante-dix, le rap voit le jour au cœur du hip hop, un mouvement culturel qui comprend aussi la poésie, les arts graphiques, le "deejaying" et la danse. Basé sur le verbe et la déclamation, il s'inscrit dans la tradition vocale des musiques noires dont le blues est l'élément central.

Au cours de cette conférence, nous expliquerons comment le rap s'est construit et a évolué aux États-Unis, de la "zulu nation" d'Afrika Bambaataa jusqu'à la scène "gangsta". Nous analyserons aussi la façon dont il s'est implanté sur plusieurs scènes du monde entier et tout spécialement en France, ainsi que les nombreux liens qu'il entretient avec d'autres esthétiques musicales, du funk au reggae en passant par le jazz et l'électro.

Enfin, nous mettrons en relief le rôle central qu'il occupe aujourd'hui dans les "musiques actuelles" et plus particulièrement dans leur versant "urbain" à travers différentes écoles et scènes qui concernent autant l'"underground" que le grand public et dont les deux incarnations principales sont le slam et le "r'n'b".

“Une source d'informations qui fixe les connaissances  
et doit permettre au lecteur mélomane de reprendre  
le fil de la recherche si il le désire”

Dossier réalisé par Pascal Bussy (Atelier des Musiques Actuelles)



Afin de compléter la lecture de ce dossier, n'hésitez pas à consulter le lexique de la “Base de données - 29èmes Trans” du Jeu de l'ouïe en téléchargement gratuit, sur [www.lestrans.com](http://www.lestrans.com)

## 2 - La culture hip hop



Le hip hop est un vaste mouvement culturel qui est né à New York au début des années soixante-dix. Il englobe plusieurs disciplines :

- le graphisme
- la danse
- le "deejaying"
- la poésie
- la musique

Chacune d'entre elles peut être pratiquée de manière isolée, mais chaque artiste, connu souvent sous un pseudonyme, est en général le membre ou le collaborateur ponctuel d'un groupe ou d'un collectif au sein duquel toutes ces composantes sont présentes.

La musique de la culture hip hop, dont l'origine du nom est manifestement liée à un pas de danse, est le rap, mais la confusion entre les deux expressions est fréquente, à tel point qu'on emploie souvent le terme hip hop pour parler du rap. Dans l'univers du hip hop, le rap occupe une place certes prépondérante, mais il ne serait pas ce qu'il est sans les apports, à des degrés variés, des autres disciplines de cette culture.

"Les gens concernés par le hip hop, le hip hop universel, partout sur la planète, doivent le prendre pour ce qu'il est. Le terme hip hop désigne la culture qui englobe la breakdance, la danse freestyle, l'art du graffiti, le style vestimentaire, le langage argotique ou celui de la rue, le look "b-boy" et "b-girl", et le rap. Le rap, c'est la tchatche "rappin", sa musique, et ses disques. Il faut comprendre que la musique rap et le hip hop sont deux choses différentes, ça dépend comment on utilise les termes."

Kevin Donovan alias Afrika Bambaataa, musicien et deejay américain né à New York en 1960.

## 3 - Les racines du rap

Le rap est le descendant d'une dynastie de musiques noires :

- le gospel
- le blues
- le rhythm 'n' blues et la soul
- le funk

On y trouve aussi des influences de plusieurs autres styles spécifiques :

- le disco
- le reggae, et plus particulièrement le "toasting"
- le folk engagé
- le jazz libertaire
- certains courants du rock

"Le son est très important dans le funk. La nature, la qualité, la texture du son. Et on s'en est très bien sortis sur "Atomic Dog". Très tôt, dans la même direction que le hip hop, on a utilisé des samplers, on a samplé notre propre truc."

George Clinton, auteur-compositeur et chanteur américain, né à Kannapolis en 1940.

## 4 - La parole et les mots



Omniprésente et toujours très "en avant" dans toutes les musiques noires, la voix est le centre névralgique du rap. Elle passe par la poésie, l'art de la rime, et le débit (le "flow") du ou des rappers.

L'écrivain et poète américain Abiodun Oyewole, né Charles Davis en 1948, est le co-fondateur du groupe The Last Poets en 1969 à New York. Il explique :  
"Cela fait longtemps qu'on a découvert que la langue a une musique qui pénètre l'âme humaine. Elle l'alimente avec le rythme et la rime. Souvent, les gens ne comprennent même pas les paroles, tellement le flow des mots et le rythme les marquent profondément."

Le langage du rap se situe aussi dans la tradition des harangues protestataires que l'on retrouve dans les couplets des anciens blues et dans les monologues d'un artiste comme Gil Scott-Heron (1949), le "poète noir" par excellence, voir ses disques comme "Free Will" ou "The Revolution Will Not Be Televised". Il renvoie aussi à une parole directement politique : à partir de certains textes de rap historiques qui ont quelquefois des allures de programmes sociaux et où on sent monter la colère, on peut effectuer de nombreux parallèles avec les discours de Martin Luther King (1929-1968), les diatribes de Malcolm X (1925-1965), jusqu'aux slogans des Black Panthers et du mouvement "Black Power".

Batailles de mots, joutes verbales, compétitions de rimes, toutes ces paroles et la façon de l'exprimer vont largement contribuer à forger la personnalité de la musique rap, ainsi que son aspect communautaire et fortement identitaire.

Les "dirty dozen" sont des joutes verbales qui sont à l'origine du rap. La vivacité de répartie y tient un rôle central. Praticué par les adolescents des quartiers populaires noirs à New York, l'exercice a pour but de déstabiliser l'adversaire sans qu'il y ait le moindre recours à l'action physique. Ces compétitions se déroulent à la manière d'un rituel où seuls sont admis à concourir les membres de la bande, et elles se situent dans la droite ligne de la philosophie prônée par Afrika Bambaataa - voir le chapitre suivant.

"Les rappers reviennent aux Last Poets. On a été samplés au moins trente fois, par les plus grands. Sans pour autant être payés, ou même prévenus... Ils nous manquent de respect. Ils jouent avec la tradition orale, sans la comprendre vraiment. Ce ne sont pas des poètes. Nous sommes des poètes."

Jalal Mansur Nuriddin, poète et musicien américain, co-fondateur des Last Poets, né à New York en 1944.



Quelques-uns des principaux pionniers de la musique rap sont Joseph Saddler alias Grandmaster Flash (1958), Curtis Walker alias Kurtis Blow (1959), Kevin Donovan alias Afrika Bambaataa (1960), et les groupes Sugarhill Gang et Run D.M.C., ces derniers faisant très tôt fusionner le rap avec le rock. Aujourd'hui, on les considère dans leur ensemble comme les représentants de la "vieille école" ou "old school".

Le rôle d'Afrika Bambaataa est particulièrement important. À la base, il veut s'affranchir du milieu des gangs new-yorkais dont il est issu. Son idée est de forger un mouvement pacifiste dont le mot d'ordre est "peace, love, unity, and havin' fun", autrement dit "paix, amour, unité et amusement", et dans lequel les communautés des ghettos, essentiellement des Noirs et des Porto-Ricains, devront investir leur énergie dans la création. Il organise des soirées au cours desquelles ont lieu des "battles" (batailles) entre rappeurs, deejays, danseurs et grapheurs. Les participants sont conviés à venir s'affronter dans des combats symboliques où chacun doit transformer la violence physique qui est en lui en potentiel artistique.

Au-delà de son rôle d'initiateur et même de sa position de musicien et de deejay, Bambaataa participe activement au développement du rap et du hip hop tout entier. Il invente le concept de Zulu Nation, et avec ses différents groupes au premier rang desquels la Zulu Nation Cosmic Force puis The Soul Sonic Force, il s'impose comme l'ambassadeur d'une culture. En 1982, il est le premier à incorporer dans le titre emblématique "Planet Rock" des rythmes de pop technologique empruntés au groupe allemand Kraftwerk, faisant ainsi basculer le rap dans l'ère électronique.

Afrika Bambaataa enregistre en 1984 avec James Brown (1933-2006) le titre "Unity", une collaboration qui l'intronise comme l'un des acteurs principaux des musiques noires américaines. Sa devise musicale est "Looking for the perfect beat", autrement dit "À la recherche du rythme parfait". Cette profession de foi est aussi le titre d'un de ses albums, où figure une carte de l'Afrique sur laquelle les noms de tous les pays ont été remplacés par des noms faisant référence à la culture hip hop et rap new-yorkaise. Sur cette vision du continent noir qui renvoie au rapport à l'Afrique qu'entretiennent d'autres musiques comme le free jazz (la "great black music" afro-américaine) et la musique jamaïcaine (l'Éthiopie vue comme la terre promise), le Zaïre est par exemple rebaptisé "Zulu Funk".

Dans le rap, le "M.C." ou "maître de cérémonie", dont le nom vient de la culture reggae et qui deviendra le rappeur, travaille en binôme avec le "D.J." ou deejay, celui qui pratique l'art du deejaying. Avec une ou plusieurs platines et des disques vinyle, il enchaîne les disques, les modifie avec des techniques spécifiques. Il peut aussi injecter des extraits dans de nouveaux morceaux de musique : c'est le début du "sampling" ou échantillonnage de sons, et d'une période de batailles juridiques qui ne se régleront qu'au milieu des années quatre-vingt-dix.

Grâce à la photographe Martha Cooper (1943) qui fut une témoin active de cette période cruciale de la fin des années soixante-dix et du début de la décennie suivante, nous possédons aujourd'hui un corpus de clichés qui nous raconte l'avènement de la culture hip hop : danseurs, deejays, peintres du métro, "M.C.s", une myriade d'artistes connus et anonymes y sont représentés, souvent en pleine action, dans le contexte de cette ébullition qui inondait alors New York et particulièrement le quartier du Bronx.

Mr. Freeze, un grapheur qui est aussi danseur à ses heures, témoigne : "S'il n'y avait pas eu Martha Cooper, notre culture n'aurait jamais été saisie sous sa forme la plus pure. Le dévouement et l'amour de Martha a été un cadeau du ciel".

## 5 - Les pionniers (suite)



Le rap de cette époque, celui des années 1979-1982, reste cantonné dans des réseaux alternatifs, et les "flyers" (tracts) sont les principaux vecteurs de communication d'un public encore éparpillé. Les premiers labels indépendants apparaissent et produisent essentiellement des maxis 45 tours vinyle qui ne sont souvent tirés qu'à quelques centaines d'exemplaires. Beaucoup d'artistes se partagent une scène très active mais leur carrière est souvent éphémère, comme celles de Gabriel Jackson alias Spoonie Gee, de la première mouture des Cold Crush Brothers, ou de Brother D & The Collective Effort qui sont les auteurs de l'emblématique "How We Gonna Make The Black Nation Rise", l'un des titres clefs de l'époque. La musique possède un côté artisanal, renforcé par le son des premières boîtes à rythmes, tandis que les mélodies sont jouées sur des Casio de la première génération. Les morceaux durent huit ou dix minutes, car le formatage des radios commerciales n'est pas encore passé par là... Mais en dehors d'un noyau de journalistes plus curieux que la moyenne, peu de commentateurs savent reconnaître dans cette nouvelle expression musicale autre chose qu'un dérivé du funk ou de la disco, alors qu'elle porte déjà en elle de formidables avancées, tant sur le plan rythmique que sur celui de la couleur sonore.

"Nous étions attirés par l'énergie et la nouveauté du hip hop. Personne n'a vu arriver la dimension globale. En fait, je pensais être en train de photographier quelque chose de spécifique à la ville de New York."  
Martha Cooper, photographe américaine née à Baltimore en 1943.

"How we gonna make the black nation rise ? We're gonna educate, we're gonna organise..."  
*"Comment allons-nous faire se lever la nation noire ? Nous allons éduquer, nous allons nous organiser..."*  
Extrait des "lyrics" (les paroles) du titre "How We Gonna Make The Black Nation Rise" par Brother D & The Collective Effort, paru en 1980 sur le label indépendant Clappers.

## 6 - L'explosion du rap



C'est grâce à une suite d'événements médiatiques que la culture hip hop, et donc le rap, sortent de l'ombre. À la fin de 1981, un article du Village Voice, l'hebdomadaire culturel de New York, jette un premier coup de projecteur sur le mouvement. Tandis que dans la foulée plusieurs journalistes s'y intéressent à leur tour, deux cinéastes se transforment en anthropologues du phénomène, devenant les ambassadeurs des communautés hip hop auprès du grand public. Tony Silver (1936 - 2008) tourne le film documentaire "Style Wars" avec l'aide du producteur indépendant Henry Clafant. Puis, Charlie Ahearn réalise "Wild Style", avec ces fameuses images où on s'aperçoit que le métro de New York n'est pas qu'un moyen de transport, mais aussi un terrain d'action idéal pour les nouveaux artistes graffeurs.

Car l'art du graffiti est le premier phénomène issu du hip hop qui va prospérer. Les tableaux des graffeurs ornent assez rapidement les murs des galeries des quartiers chics de New York. Des vernissages ont lieu, parfois couplés à des concerts. À côté de Keith Haring (1958-1990) et Jean-Michel Basquiat (1960-1988), des peintres aux surnoms de héros de bande dessinée, comme Futura 2000 (1955) et Lady Pink (1964), côtoient des musiciens tels Grandmaster Flash et Kris Parker alias KRS One (1965). Fred Brathwaite alias Fab Five Freddy (1960) est l'exemple type de ces artistes qui évoluent entre les deux disciplines du graffiti et de la musique : graffeur renommé, il deviendra rappeur, vidéaste, et même plus tard animateur sur la chaîne MTV.

La musique rap se déplace peu à peu dans les clubs et dans les discothèques du centre ville, tandis que l'apparition du "ghetto blaster", cet appareil de radio et lecteur de cassettes portatif qui est souvent de taille imposante et qui constitue l'un des objets emblématiques de la culture hip hop, concrétise sa nomadisation. Le rap est partout, même dans les terrains vagues et les trottoirs. Il devient la bande-son de New York. Un peu plus tard, les médias, principalement la radio et la télévision, achèveront de le populariser.

On note aussi à cette époque une évolution du style vestimentaire des rappeurs. Les habits deviennent fonctionnels : par exemple, pour les danseurs qui sont parfois aussi rappeurs et musiciens, le pantalon aura une coupe aérodynamique, et les chaussures seront lacées derrière, tout cela afin de faciliter non seulement la danse d'endurance mais aussi certaines figures spécifiques qui exigent parfois des mouvements acrobatiques. L'ère du "b-boy" et de la "b-girl" (le "b" est une référence au "breakdance"), cette dernière étant aussi appelée parfois "fly girl" soit "fille mouche", a commencé, et l'expression favorite du moment est "that's fresh" - "c'est frais".

Il ne faudra pas attendre bien longtemps pour que le rap, et plus largement la culture hip hop, devienne un enjeu financier. Si des marques de baskets et de vêtements de sport lui doivent leur réussite, le monde du disque n'est pas en reste, comme en témoigne notamment le succès du label Def Jam, fondé en 1984 par Russel Simmons (1957) et Rick Rubin (1963) qui signera notamment Run D.M.C., James Todd Smith III alias L.L. Cool J (1968), et les Beastie Boys, surnommés "Les pieds nickelés du hip hop" par le mensuel "Vibrations", un trio issu de la scène punk new-yorkaise et qui sera le premier groupe de rap blanc. Label moteur des gros indépendants américains de l'époque, Def Jam est aujourd'hui l'une des innombrables marques de la "major company" Universal et son identité a été progressivement vidée de toute sa substance.



Dès le milieu des années quatre-vingt, le rap est bien l'un des éléments dominants du paysage musical. Son principal foyer de créativité reste New York avec le collectif Juice Crew, Roxanne Shanté (1969), Mohandas Dewese alias Kool Moe Dee (1962), le duo Eric B. & Rakim (de leurs vrais noms Eric Barrier et William Griffin), Joseph Williams alias Just-Ice (1962) initiateur du courant rap "hardcore", et le groupe De La Soul qui invente le rap psychédélique, en plaidant pour une musique positive et gaie. Formé en 1982, le groupe Public Enemy dominera longtemps cette scène car il saura réunir mieux que personne qualité musicale et discours politique et social, voir leur album fétiche "Fear Of The Black Planet" (1990). D'une certaine manière, Wu-Tang Clan, un collectif de neuf rappeurs, prendra le relais de Public Enemy dans les années quatre-vingt dix, avec une musique très construite, violente et innovante à la fois, et enrobée dans une mythologie inspirée des films de kung-fu. En Californie, les deux groupes phares sont Boo Yaa Tribe et N.W.A. (abréviation de Niggers With Attitude). Ces derniers se réclament clairement d'une filiation avec le rhythm'n'blues et la soul, ainsi que l'atteste leur reprise d'"Express Yourself" qui contient une citation d'un célèbre morceau de Charles Wright datant de 1971.

Tous ces groupes ou musiciens ont intégré des éléments électroniques à leur panoplie instrumentale, et la miniaturisation des équipements, essentiellement lors des concerts, permet au D.J. une souplesse supplémentaire dans ses mouvements, une plus grande maniabilité, et une réactivité dans le choix des sons et des échantillons.

De grandes personnalités du jazz et de la pop annexent le rap : Miles Davis (1926-1991) invite le rappeur Eazy Mo Bee sur son dernier album "Doo-Bop" qui sort en 1992, Quincy Jones (1933) fait de même avec Anthony Terrell Smith alias Tone Loc (1966) et Queen Latifah (1970) sur "Q's Jook Joint" de 1994. Quant au saxophoniste Steve Coleman (1986), l'un des fondateurs du mouvement M-Base, il injecte dans son jazz des éléments de rap, au milieu d'autres couleurs funk, ethniques, et classiques contemporaines. En opposition à cette attitude ouverte, un jazzman comme Wynton Marsalis (1961), parfois taxé d'intégrisme, déclare ouvertement : "Je n'aime pas le rap. Mon statut d'Afro-Américain voudrait que je sois systématiquement pour le rap, mais je considère que c'est un appauvrissement."

Les écoles de la côte est et de la côte ouest annoncent chacune assez tôt deux visions différentes du rap. Chez la première s'amorce avec Gangstarr, un duo formé par Christopher E. Martin alias DJ Premier (1966) et Keith Elam alias Guru (1966) le "conscious rap", un rap devenu adulte où des textes à tendance moralisatrice sont portés par une musique plus sophistiquée. Guru sera aussi au début des années quatre-vingt dix à l'origine du projet Jazzmatazz, où l'on trouvera des musiciens de jazz soul comme l'organiste Ronnie Foster (1950) et le vibraphoniste Roy Ayers (1940). Sur la côte ouest se prépare le style "gangsta rap" dont les deux figures sont Calvin Broadus alias Snoop Doggy Dogg (1971) et Tupac Shakur (1971-1996), qui cultiva jusqu'à sa mort à l'âge de 25 ans au cours d'une fusillade une image de révolutionnaire anarchiste, revendiquant l'héritage des Black Panthers.

"J'étais un new-yorkais qui s'ennuyait profondément. Je me souvenais de l'allure qu'avait le Bronx une fois que la voie expresse fut construite. C'était le début d'une ville complètement brûlée, on aurait dit une ville bombardée, comme Berlin après la guerre. Le hip hop est né à cette époque et dans ce contexte. Je voyais cette culture comme quelque chose sortant de la terre, comme des fleurs poussant à travers le béton..."

Tony Silver, cinéaste américain, né à New York en 1936, mort à Los Angeles en 2008, explique la genèse de son film "Style Wars" (1983).

"Avant Public Enemy, je ne pensais pas que l'on pouvait faire swinguer les computers."

Steve Coleman, saxophoniste et compositeur américain né à Chicago en 1956.

## 7 - Le rap à l'assaut du monde



La culture hip hop s'est propagée un peu partout dans le monde et il existe des scènes rap dans de nombreux pays, comme par exemple au Japon ou au Brésil. En Angleterre, après le mariage plein de rage du rock et du rap inventé dès 1980 par le groupe The Clash et son "Magnificent Seven", un ensemble de musiques assez sophistiquées a fait son apparition dans le sillage du rap, avec des groupes tels les Stereo MCs dont le travail flirte parfois avec le trip hop.

Quant au chanteur et poly-instrumentiste Omar Lye Fook (1969) dont le prénom est devenu le nom de scène, il est l'apôtre d'une nouvelle soul qui puise ses racines autant dans le rap que dans le rhythm'n'blues américain.

Mais c'est assurément sur le continent africain que le rap s'est installé de la façon la plus convaincante, et sans doute la plus authentique, à tel point que l'on parle désormais de culture afro-hip hop. L'oeuvre du Nigérian Fela Anikulapo Kuti (1938-1997), l'inventeur d'un afro-rock aux couleurs de transe, en est l'un des points d'ancrage. Chaque année depuis 2000, le festival "Ouaga hip hop" se tient à Ouagadougou la capitale du Burkina Faso, et la plupart des arts de la culture hip hop y sont représentés, danse, graffiti, deejaying et rap. Tandis qu'en Europe comme aux Etats-Unis le rap s'est développé dans les banlieues, il passe principalement en Côte d'Ivoire, au Sénégal ou au Burkina Faso par les écoles et l'université, comme en témoigne par exemple l'un des groupes essentiels de Guinée, Fac Alliance, ainsi nommé car ses membres se sont rencontrés sur le campus de Conakry.

Si ses bases instrumentales incluent souvent des instruments régionaux comme la kora, le rap africain possède un discours offensif. On y chante en français, en anglais, et dans les langues africaines de chaque pays. Comme dans les anciens blues, ses textes utilisent souvent l'art de la métaphore, car les images et les proverbes sont plus faciles à utiliser que la critique directe pour transmettre un message. L'un des musiciens clefs en est le Sénégalais Didier Awadi (1969), fondateur notamment du groupe Positive Black Soul et complice occasionnel du rasta ivoirien Tiken Jah Fakoly (1968). Parmi les autres courants de ce mouvement pan-africaniste qui entretient d'ailleurs des contacts avec certains courants altermondialistes depuis le Forum social mondial de Nairobi en janvier 2007, des artistes comme le rappeur somalien K'Naan (1978) symbolisent une relève possible dans la création rap d'aujourd'hui qui viendrait plus de l'Afrique noire que des États-Unis. K'Naan mêle dans sa musique des sons échantillonnés, des rythmes machiniques, et des instruments traditionnels de l'est de l'Afrique. Né à Wardhiigleey, un quartier de Mogadiscio qui est l'un des ghettos les plus dangereux au monde et dont le nom signifie "la rivière de sang", il a découvert le rap à travers des cassettes de Eric B. & Rakim que son père, chauffeur de taxi à New York, lui envoyait de là-bas. Il raconte : "j'ai appris les paroles d'Eric B. & Rakim par cœur, j'imitais leur flow. J'ai fait croire à tout le monde que c'était moi qui l'avais inventé. Quand tout les jeunes du quartier n'avaient plus d'espoir, moi j'avais ce rêve : faire de la musique, devenir rappeur." C'est notamment Dante Smith alias Mos Def (1973), un musicien américain ayant collaboré avec De La Soul et qui est devenu un électron libre de la scène de New York, qui a aidé K'Naan à se faire connaître au-delà des frontières de son pays.

Le cas de Richard Makela (1975) est résolument différent. Né en Belgique mais originaire du Zaïre puis installé en France, il a défrayé la chronique sous le pseudonyme de "Monsieur R." en 2005 avec son projet "Politikment Incorekt", dans lequel il se faisait l'adepte d'un rap très provocateur. Il affirmait : "le rap est la seule musique rebelle aujourd'hui, la seule que les jeunes concernés comprennent".



## 7 - Le rap à l'assaut du monde (suite)



Souvent, dans plusieurs régions du monde, le rap et le reggae se confondent dans une même musique proche du ragga, ce style de reggae "high tech", marqué par l'électronique et donc par des rythmes machiniques, qui est né en Jamaïque dans la seconde moitié des années quatre-vingt. Elle se situe dans le sillage direct du "toasting" jamaïcain qui est l'art de la parole et du chant sur un rythme syncopé, tels que le pratiquaient les "toasters" qui étaient les animateurs des sound systems, et qui a fourni au reggae ses lignes vocales caractéristiques. Le style d'un Shabba Ranks, né Rexton Fernando Gordon en 1966 en Jamaïque, en découle directement, et la musique que pratiquent des créateurs dans d'autres îles des Antilles comme Christy Campbell alias Admiral T (1981) en Guadeloupe s'y rattache de manière évidente.

"Le rap est né dans la lutte, et a besoin de ce sentiment d'urgence. Aujourd'hui, la plupart des artistes de rap américain vivent confortablement. Avec moi et d'autres rappers africains, ils retrouvent ce qui les motivait à leurs débuts. Sans la lutte, le rap n'a plus de raison d'être."

K'Naan, chanteur et auteur-compositeur somalien, né à Mogadiscio en 1978.

Si le rap est déjà connu dans les milieux musicaux "avertis" depuis le crépuscule des années soixante-dix, c'est à la fin de 1982 qu'il fait son entrée officielle à Paris dans le cadre de la tournée mondiale "New York City Rap Tour". Autour d'Afrika Bambaataa qui est venu prêcher la bonne parole de la Zulu Nation, on trouve Grand Mixer D.S.T. & The Infinity Rappers, Fab Five Freddy, le grapheur Futura 2000 et les danseurs du Rock Steady Crew. À travers son explication de la culture hip hop, Bambaataa livre son message pacifique et musical et la France devient, après le Bronx, le second "chapter" (littéralement : "section" ou "département") de la Zulu Nation. Dix ans plus tard, en 1992, il écrira : "La France est ma seconde maison après les États-Unis, surtout Paris où les jeunes ont grandi avec le hip-hop et où la Zulu Nation, la nation hip-hop française, que j'aime beaucoup, est devenue très importante. Au début les gens ne comprenaient pas mais avec le temps, beaucoup ont adhéré à la Zulu Nation, à Paris, à Marseille, et se sont familiarisés avec la culture hip-hop, malgré de nombreux obstacles créés par ceux qui rejetaient cette musique. Je les respecte pour ça".

Si en France, le contexte social, politique et culturel n'est certes pas le même qu'aux États-Unis, le hip hop et les disciplines qui l'accompagnent trouvent pourtant tout de suite un écho. Les jeunes issus des quartiers populaires se reconnaissent dans ses codes, et quelques prescripteurs musicaux, au premier rang desquels l'équipe de Radio Nova fondée par Jean-François Bizot (1944-2007) et les journalistes de Libération, s'en emparent. Ils sont rejoints par un deejay, Sidney (né Sidney Duteil, 1955), qui monte en 1984 pour la première chaîne de télévision une émission hebdomadaire intitulée "H.I.P. - H.O.P.", dédiée au hip hop et plus spécifiquement à la danse - et donc aussi à la musique. Au-delà du pittoresque des danses souvent impressionnantes des pionniers américains et des jeunes danseurs français, les téléspectateurs découvrent en images et en son les premiers reflets d'une nouvelle culture.

L'essor du rap en France passe par des labels historiques comme Labelle Noire, l'éclosion d'une presse spécialisée, et bien sûr l'apparition de quelques scènes spécifiques dont les deux principales sont celle de la Seine St-Denis qui est dominée par N.T.M., formé en 1988, et celle de Marseille dont le groupe-phare est I.A.M., fondé en 1988. N.T.M., dont le vrai nom à ses débuts est Suprême N.T.M., met l'accent sur un discours urbain très revendicatif, tandis que I.A.M., fondé en 1989, se focalise contre des cibles bien définies comme les inégalités, le Front National ou le pouvoir exorbitant de la télévision. Dans les deux groupes, on note la présence d'un deejay, D.J. S chez N.T.M. et Eric Mazel alias Khéops chez I.A.M., qui sont de grands mélomanes et qui apportent à la musique et à ses "beats" une grande richesse sonore, puisée dans leurs collections de vinyles respectives et leur art de la mise en place de l'échantillon.

Parallèlement, d'autres artistes apportent leur propre couleur : le rap occitan chez les Fabulous Trobadors du Toulousain Claude Sicre (1947), un son plus sophistiqué chez Claude M'Barali alias M.C. Solaar (1969) qui est d'origine sénégallo-tchadienne, un parfum funk chez Alliance Ethnik, une fusion rap-reggae-rock chez les Toulousains de Zebda d'où sera issu plus tard Mouss et Hakim et dont le chanteur principal est Magyd Cherfi, très engagé dans les mouvements citoyens. La plupart de ces groupes oscilleront entre un rap engagé et une fascination pour des succès grand public qui brouilleront quelquefois leur image. À moins que ces "tubes" soient tout simplement l'une de leurs facettes, voir le fameux "Je danse le m.i.a." de I.A.M.

## 8 - La scène française (suite)



Devenu comme son grand frère américain un enjeu commercial et médiatique où la radio Skyrock est au centre d'un vaste réseau, le rap hexagonal se divise schématiquement entre une musique radicale prônée par des musiciens comme Housni M'Kouboi alias Rohff, né aux Comores en 1977, et qui est une figure de la scène "hardcore" française, et un rap "conscient" où évoluent I.A.M., N.T.M. et beaucoup d'autres. Il ne faut pas négliger non plus la scène rap alternative, même si elle souffre d'un réel manque d'exposition.

Bien au-delà de la duplication des modèles américains, le rap français possède sa propre identité culturelle. Par exemple, des sociologues ont montré que le courant rap marseillais était le reflet évident de la construction d'une identité de l'immigration, et qu'il révélait comment un jeune de la seconde voire de la troisième génération était amené à adopter un comportement marginal par rapport à une société dont il se sent exclu. Plus globalement, il est clair qu'une lecture attentive des textes et des attitudes du rap français le plus intègre, c'est-à-dire celui qui est loin des compromissions médiatiques et des succès faciles (cela n'exclut pas bien sûr le succès en tant que tel), constitue une chronique limpide de certains rapports sociaux et de leur évolution possible. Aujourd'hui, il est difficile de faire le même constat en parlant du rap américain.

"[Il faut] mettre du rap dans le discours politique et bien mélanger, pour que ça tienne au corps."

Joy Sorman, écrivaine française, née en 1973.

"Dans les émissions de télé sur l'insécurité, on met toujours du rap en fond sonore. Après, l'association est faite dans la tête des gens."

Geoffroy Mussard alias Shurik'n, membre du groupe I.A.M., né à Marseille en 1966.

"Combien de temps tout ceci va encore durer / Ça fait déjà des années que tout aurait dû péter / Dommage que l'unité n'ait été de notre côté / Mais vous savez que ça va finir mal, tout ça / La guerre des mondes, vous l'avez voulue, la voilà / Mais qu'est-ce, qu'est-ce qu'on attend pour foutre le feu / Mais qu'est-ce qu'on attend pour ne plus suivre les règles du jeu ?"

N.T.M. : extrait du morceau "Qu'est-ce qu'on attend ?", in "Paris sous les bombes", 1995.



Toutes les composantes de la culture hip hop ont évolué. Après avoir ouvert la porte à des avant-gardistes sonores comme le platiniste et performer suisse Christian Marclay (1955), le deejaying a favorisé l'apparition de nouvelles esthétiques, le "turnablism" et la "scratch music". Grâce à des danseurs-chorégraphes tels le Brésilien Bruno Beltrão (1979), le Français Abdul Djouri (1969), ou son compatriote Hamid Ben Mahi (1973), ce dernier ayant croisé la route du pionnier américain Alvin Ailey (1931-1989) le fondateur de l'American Dance Theatre, les danses hip hop se conjuguent désormais au pluriel.

Quant au rap, il a influencé beaucoup de styles musicaux pratiqués par des Américains, allant jusqu'à se glisser dans des musiques mi-technologiques mi-abstraites (on parle de "abstract hip hop"), voir par exemple le travail de Josh Davis alias D.J. Shadow (1973). Il s'est mélangé au funk et à la soul dans les productions d'Outkast, un duo fondé au début des années quatre-vingt dix par deux anciens "b-boys". La pop l'a cannibalisé, à travers le succès d'Eminem (de son vrai nom Marshall Mathers III, 1972), un Blanc dont la célébrité dépasse de beaucoup celle des rappeurs noirs les plus connus.

Régulièrement, de nouveaux projets musicaux apparaissent qui ne sont pas du rap à proprement parler mais qui lui doivent énormément. Michael Franti (1966), un franc tireur qui a déjà fait parler de lui en montant successivement The Disposable Heroes Of Hyphoprisy puis Spearhead, revendique un rap engagé, écologique et pacifiste, qui peut parfois passer par la new soul voire par une musique totalement acoustique. The Roots, un groupe né à Philadelphie à la fin des années quatre vingt, cultive une nouvelle philosophie hip hop très axée sur le "live", et l'un de leurs titres les plus évidents, "Meltin' Pot", fait directement référence au morceau homonyme de Booker T. & The MG's, un ensemble instrumental phare du label historique Stax. En France, le groupe TTC joue avec Busdriver, un "M.C." de Los Angeles, tandis que Beat Assaillant, monté par le producteur Danny Wild, mixe rap, nouveau jazz et électro et réalise des shows scéniques impressionnants. Même inventivité chez Hocus Pocus, un groupe de Nantes qui mêle des éléments du rap (voix en avant, scratching, et utilisation de samples) avec d'autres venus du jazz, de la soul et du funk. Toutes ces musiques, qui possèdent un côté festif, mélangent les références à l'"old school" avec un son très high-tech, basé sur des alliages réussis entre l'acoustique et le digital. Chacune à leur manière, elles sonnent comme des répliques sismiques de l'onde de choc fondatrice, le mariage entre le rap d'Afrika Bambaataa et la technopop de Kraftwerk qui a eu lieu vingt-cinq ans plus tôt.

Certaines trajectoires artistiques de musiciens américains sont plus déconcertantes, mais elles constituent souvent à elles seules un petit résumé de la réalité des Etats-Unis d'aujourd'hui. Kanye West (1977), dont le père est un ancien membre des Black Panthers, a connu une révélation mystique après un grave accident de voiture et, à la manière de certains chanteurs soul, il est entré dans une phase de "rédemption", ainsi que le prouve son tube "Jesus Walks" ("Jésus marche"). Sa musique s'en est aussi ressentie, et elle incorpore désormais des chœurs, des instruments à cordes et même une harpe, rejoignant l'emphase de certaines productions pop et "new soul".

Quant à Curtis Jackson III alias 50 Cent (1975), qui peut être considéré comme l'un des héritiers directs du "gangsta rap", il affirme avec naturel : "Ma réussite doit être un exemple, pas ce que je dis dans mes chansons. En tant qu'artiste, je dois avoir la liberté d'écrire ce que je veux, sans me préoccuper de son contenu moral. Je dis certaines choses pour le plaisir de choquer, cela a la même valeur qu'une scène d'action au cinéma. Je le fais pour réussir des disques efficaces. Si un gamin ne comprend pas, c'est de la responsabilité de ses parents de lui expliquer."



Il faut aussi compter avec le style "crunk" qui est apparu dans le sud des États-Unis, et dont le nom est une contraction de "crazy" (fou) et de "drunk" (ivre). Il se caractérise par son tempo lent, une basse très "en avant", et des textes à l'orientation sexuelle explicite qui sont déclamés avec un "flow" animal. Ses principaux représentants sont Mark Celeya alias Lil' John (1972) et les Ying Yang Twins, deux frères aux mâchoires parsemées de dents en or de quatorze carats. Rappeurs volontairement outranciers, tous s'affichent à travers leurs vidéos promotionnelles dans un univers caricatural où l'argent coule à flots et où la misogynie et l'homophobie ne sont jamais très loin. Comme l'écrit le journaliste Samuel Blumenfeld (1963) dans un article paru dans "Le Monde", il est assez révélateur de constater que ces rappeurs singent le personnage du maquereau, "longtemps le seul job que les Blancs ont laissé aux Noirs".

Quant aux pionniers du rap, on les voit régulièrement participer à des commémorations des années glorieuses des débuts du hip hop, et certains d'entre eux comme Kurtis Blow se livrent à un véritable travail de mémoire. Le cas de Chuck D. est particulièrement symbolique : il a remonté Public Enemy mais il fait aussi des lectures dans les universités, participe à des forums, donne des conférences sur le rap, et se voit comme une sorte de guide pour les jeunes générations. Son obsession, explique-t-il, est de "permettre à de nouveaux artistes de devenir les portes parole d'une autre façon de voir le monde." Il est intéressant de remarquer qu'au fil des années, Chuck D. s'est inscrit dans la culture musicale noire au sens large ; il rend régulièrement hommage à des icônes incontestées tels Miles Davis et Jimi Hendrix (1942-1970), et tout récemment il a décidé de collaborer avec le saxophoniste de jazz Archie Shepp (1937).

En France, malgré la survie d'une scène alternative très atomisée où l'on trouve beaucoup de groupes semi-professionnels, le rap s'est institutionnalisé, et le discours de ses principaux représentants a perdu beaucoup de son pouvoir de contestation. Le groupe I.A.M., qui est toujours en activité et dont la musique est souvent considérée comme l'une des plus abouties de cette famille artistique, s'apprête à fêter ses vingt ans au mois de mars au pied des pyramides d'Égypte. Le temps d'un concert qui sera retransmis en direct par un opérateur téléphonique, les cinq musiciens seront accompagnés par un grand orchestre égyptien. Quant à NTM, les deux piliers du groupe se sont séparés ; Bruno Lopes alias Kool Shen (1966) semble travailler sur un nouveau projet en solo après "Dernier Round" paru en 2004, et Didier Morville alias Joey Starr (1967) a publié en 2006 "Gare au Jaguar" dans lequel, à côté de morceaux originaux, il reprend "Le métèque" de Georges Moustaki (1934) ainsi qu'une version controversée de "Gare au gorille" de Georges Brassens (1921-1981), s'inscrivant ainsi dans la double trajectoire du rap et de la chanson.

"Notre culture est généralement associée à des choses négatives. Je veux me battre contre ces clichés et montrer que nous ne sommes pas du tout où l'on nous attend."

Hamid Ben Mahi, danseur et chorégraphe français né à Talence en 1973.

"Le milieu du hip hop est tellement compétitif, il ne faut pas laisser apparaître de vulnérabilité. Mais pour moi la vie a toujours été comme ça.

Là d'où je viens, si tu montres tes faiblesses, tu es une victime."

Curtis Jackson III alias 50 Cent, rappeur et auteur-compositeur américain, né à New York en 1975.

"Le rap est devenu, aux mains de certains, un moyen de tromper les gens, de les attirer vers des modes de vie égoïstes ou de les détourner des vrais problèmes."

Carlton Ridenhour alias Chuck D, auteur-compositeur et rappeur américain, membre du groupe Public Enemy, né à Long Island en 1960.

## 10 - Les nouvelles musiques urbaines : du slam au "r'n'b"



Dans l'importante vague de musique urbaine qui est apparue depuis quelques années, deux styles principaux se dégagent. Artistiquement, le slam est le plus important. Né à Chicago au milieu des années quatre-vingt, ce courant est à la base de la poésie improvisée qui est récitée devant un public initié. Le rappeur et poète Saul Williams (1972), devenu célèbre par son rôle dans le film "Slam" de Marc Levin en 1997, en est l'un des principaux inspirateurs.

Le slam prend ses racines à la fois dans la poésie américaine et notamment celle de la "beat generation", le "spoken word" des années soixante dix, mais aussi l'approche artisanale (le "do it yourself") de la génération punk, et bien sûr le jeu vocal des "M.C.s" du rap. Poésie urbaine par excellence, le slam se pratique au cours de compétitions ou joutes vocales qui se déroulent dans des lieux qui lui sont dédiés, souvent des cafés ou des petites salles de concert qui proposent des scènes ouvertes à des horaires réguliers, une fois par mois ou plus.

Cette tribune d'expression s'est remarquablement adaptée en France et d'abord à Paris, où depuis 2004 les rendez-vous "Bouchazoreilles", d'abord à la Boule Noire puis au Trabendo, attirent ces poètes d'un nouveau genre et des spectateurs de plus en plus nombreux. Des règles existent : il s'agit d'un tournoi au cours duquel une quinzaine ou une vingtaine d'intervenants se succèdent et sont jugés "à l'applaudimètre" du public ; les compositions sont libres mais le sujet peut être parfois imposé, par le biais d'un thème qui peut aller de "imaginer la vie sans les mots" à "je suis un super héros"... ; et puis, à la fin de la soirée, chaque intervenant peut remonter sur scène pour une ultime épreuve qui tient du "cadavre exquis" des poètes surréalistes et où il s'agit d'improviser à partir de mots suggérés par le public.

Si tout le monde peut participer à ces cérémonies qui font penser aussi à un club littéraire ou aux "cafés philosophes", des personnalités se dégagent. Ils sont membres de collectifs comme D' de Kabal du Spoke Orchestra et Rouda de 129H, ou "slammeurs" solitaires tels Souleymane Diamanka (1974) et Fabien Marsaud alias Grand Corps Malade (1977). Ce dernier inaugure avec succès une série de disques de slam français où la voix, bien sûr prédominante, est accompagnée d'une musique souvent minimaliste qui s'apparente parfois à des musiques de films.

Avec les messages qu'il génère, son "flow" et ses textes, le slam est bien sûr proche du rap. Cependant, il a bien sa propre spécificité. Certains affirment que dans l'absolu il ne devrait pas être enregistré dans le confort d'un studio car cela tue son côté spontané et libertaire, mais lorsqu'il est capturé sur disque il s'agit alors d'un "slam mutant", qui se trouve à la croisée de plusieurs familles musicales - le rap, la chanson, le blues, et parfois le jazz, le funk voire l'électro et le rock "noisy". D'ailleurs, le slam possède aussi des points d'ancrage dans des univers différents : le conte, le théâtre, et la poésie, cette dernière ne l'oublions pas faisant partie du puzzle culturel du hip hop.

Avec des artistes de la stature d'Abd Al Malik (né Régis Fayette-Mikano en 1975) ou de José Kaminsky alias Rocé (1977), et même de Nawell Azzouz alias Wallen (1978) ou d'une Mélanie Georgiades alias Diam's (1980), le slam se rapproche d'un rap "conscient". Comme dit Rocé, "je veux sortir le rap de l'enfance". Et il n'est pas anodin de constater que beaucoup de ces chanteurs, tout en invoquant régulièrement la culture hip hop historique, multiplient les rencontres avec des musiciens de jazz : Abd Al Malik se produit sur scène avec le pianiste Laurent de Wilde (1960), Rocé invite sur son disque le trompettiste Jacques Coursil (1938) et Archie Shepp.

## 10 - Les nouvelles musiques urbaines : du slam au "r'n'b" (suite)



À l'opposé du slam se trouve le "r'n'b", un style qui est un mélange de soul modernisée (la "new soul" ou "nu soul"), de pop, et de variété américaine, et qui n'a que très peu de choses à voir avec le rhythm'n'blues historique des années soixante et soixante dix. Des artistes comme Jennifer Lopez (1969) et Christina Aguilera (1980) font partie de ce courant. En France, Cyril Kamar alias K'Maro (1980) ou le duo Tragédie représentent une version hexagonale de cette tendance. Ils sont travaillés comme des marques et obéissent à des modèles de marketing très précis qui passent par des lancements de titres réguliers, des partenariats avec des radios commerciales, et une adaptation aux nouveaux media que représentent les sonneries de téléphone et le "merchandising".

Sans chercher absolument à opposer le slam et le "r'n'b", on peut dire que le premier est aussi libre que le second est formaté, et que le discours du slam peut être parfois très profond alors que les textes du "r'n'b" sont extrêmement superficiels.

"Appelle ça du rap, du slam, du punk, ça ne me regarde plus / Quand tu mets ton pied dans une case, sais-tu où l'autre se situe ?"

José Kaminsky alias Rocé, chanteur et auteur-compositeur français né à Bab El-Oued en Algérie en 1977.

"Le rap et le slam sont de nouveaux langages, de nouvelles musiques, des expressions authentiques pour qui se sent marginalisé, ou l'est effectivement. Il en émane une puissance créatrice indéniable. De mon expérience aux États-Unis, je sais que les musiques des outsiders, ceux qui sont discriminés, deviennent historiquement très puissantes. La culture afro-américaine a déterminé les principales caractéristiques de l'art américain. La comédie musicale, le jazz, le rock, sont les conséquences de la musique noire."

Chloe Anthony Wofford alias Toni Morrison, romancière et chercheuse américaine, née à Lorain dans l'Ohio en 1931.

## MICRONOLOGIE

Micronologie est un groupe de Rennes qui évolue dans un contexte musical très large qui est la marque de fabrique du rap actuel et qui incorpore des éléments issus du rhythm'n'blues, de la soul, du funk et du jazz.

Leur nom, qui était à l'origine le titre de leur premier album publié en septembre 2005, est une contraction des mots "microphone" et "chronologie". Il révèle l'univers conceptuel dans lequel le groupe évolue, et qui est la science du micro et du temps. En clair, le verbe est d'un côté, la musique de l'autre, et au milieu Micronologie joue avec les matériaux de cet espace-temps dont ils sont les maîtres.



Le groupe, qui a trouvé sa formule finale il y a deux ans, se compose de quatre musiciens aux parcours éclectiques : K.oni possède une formation de pianiste, N. Safir vient de la scène slam, et DJ Sambal a derrière lui une carrière de musicien breton puisqu'il a joué avec un bagad. Quant à PermOne, il est le "beat maker" soit le faiseur de rythmes, Les compères s'auto-intitulent "les Micronologues", et ils sculptent un langage musical à base de boucles rythmiques, d'échantillons sonores, de textes bien choisis, et de scratches intégrés à l'ensemble. Influencés par beaucoup de styles américains et français, ils avouent une préférence pour A Tribe Called Quest, les Jurassic Five, Oxmo Puccino et les Sages Poètes de la Rue.

Les quatre sorciers de Micronologie possèdent déjà une solide expérience de la scène, et le groupe, programmé aux dernières Trans Musicales de décembre 2007, a aussi participé à la Tournée des Trans. Après un six titres promotionnel paru en octobre 2007, ils préparent un second album pour le printemps 2008.

[www.myspace.com/micronologie](http://www.myspace.com/micronologie)



## 12 - Repères discographiques



Lorsque deux dates apparaissent, celle qui suit le titre de l'album est celle de l'enregistrement, celle qui suit le nom du label est celle de la dernière publication.

Alliance Ethnik : compilation "**Best Of**" (2000), *Virgin / E.M.I., 2002*

Didier Awadi : "**Un autre monde est possible**" (2005), *Coda*

Eric B. & Rakim : "**Paid In Full**" (1987), *import Island*

Afrika Bambaataa : anthologie "**Looking for the perfect beat (1980-1985)**",  
*import Tommy Boy, 2001*

D.J. Shadow : "**Entroducing**" (1996), *Universal, 2000*

Miles Davis : "**Doo Bop**" (1992), *Warner Bros. / Warner Music, 2001*

De La Soul : "**Three Feet High & Rising**" (1989), *import W.E.A. / Rhino, 2001*

Eminem : "**The Eminem Show**" (2005), *Interscope / Universal*

Fabulous Trobadors : "**Duels de tchatche et autres trucs du folklore toulousain**" (2003),  
*Tôt Ou Tard / Warner Music France*

Gangstarr : "**Daily Operation**" (1992), *import Cooltempo*

Grand Corps Malade : "**Midi 20**" (2006), *A.Z. / Universal*

Grandmaster Flash & The Furious Five : compilation "**Best Of**",  
*import Sugarhill / Rhino Records, 1989*

I.A.M. : "**L'école du micro d'argent**" (1997), *Virgin / E.M.I., 1999*

K'Naan : "**The Dusty Food On The Road**" (2007), *Wrasse*

The Last Poets : "**This Is Madness**" (1971), *import Sunspot, 2003*

Abd Al Malik : "**Gibraltar**" (2006), *Polydor / Universal*

N.T.M. : "**Paris sous les bombes**" (1995), *Sony BMG*

N.W.A. : "**Straight Outta Compton**" (1988), *E.M.I., 2007*

Public Enemy : "**It Takes A Nation Of Millions To Hold Us Back**" (1988), *Universal, 1998*

Rocé : "**Identité en crescendo**" (2006), *No Format ! / Universal*

Rohff : "**Au-delà de mes limites**" (2005), *E.M.I.*

The Roots : "**Things Fall Apart**" (1999), *M.C.A. / Universal*

Rouda : "**Musique des lettres**" (2007), *Le Chant Du Monde / Harmonia Mundi*

Run DMC : anthologie "**The Best Of Run D.M.C.**", *Sony BMG, 2007*

The Sugarhill Gang : compilation "**The Best Of The Sugarhill Gang**", *import Castle, 1995*

Anthologie

"**Big Apple Rappin' / The Early Days Of Hip-Hop Culture In New York City 1979-1982**",  
*double CD Soul Jazz / Discograph, 2006*

Quelques collaborations "à orientation rap" du saxophoniste de jazz américain Archie Shepp, né à Fort Lauderdale en 1937 :

- Jalal Mansur Nuriddin des Last Poets,
- José Kaminsky alias Rocé,
- Napoleon Maddox,
- Hamé de La Rumeur,
- Vicelow des Saïan Supa Crew,
- Chuck D de Public Enemy.

Les deux premiers manifestes du rap "Rapper's Delight" du groupe Sugarhill Gang (1979), un groupe mis sur pied en quelques jours, et "The Message" de Grandmaster Flash & The Furious Five (1982), ont été publiés sur le label Sugar Hill Records, fondé en 1974 par Sylvia Robinson, une ancienne chanteuse de rock et de rhythm'n'blues. Ils ont été enregistrés dans les Sugar Hill Studios, dans le New Jersey. "Rapper's Delight" contient un "sample" du titre "Good Times" du groupe disco pop Chic. En 1995, Rhino Records, filiale de la multinationale Warner Music Group, a racheté tous les masters de Sugar Hill Records.

## 13 - Bibliographie



Cette bibliographie est sélective et ne contient que des ouvrages édités en France.

Thomas Blondeau et Fred Hanak : "**Combat rap - 25 ans de hip hop / Entretiens**",  
*Le Castor Astral, 2007*

Bruno Blum : "**Le ragga - Reggae, rap, DJ**",  
*Editions Hors Collection, 2005*

José-Louis Bocquet et Philippe Pierre-Adolphe : "**Rap ta France**",  
*Editions J'Ai Lu, 1999*

Jeff Chang : "**Can't stop, won't stop - une histoire de la génération hip-hop**",  
*Allia, 2006*

Martha Cooper : "**Hip Hop Files / Photographs 1979-1984**",  
*Zeb Roc Ski - Righters, 2004*

Desse et SBG : "**Free Style**",  
*Florent Massot et François Millet Editeurs, 1993*

David Dufresne : "**Yo ! Révolution rap**",  
*Ramsay, 1991*

S.H. Fernando, Arnaud Réveillon et Jean-Philippe Henquel :  
"**The new beats - Culture, musique et attitudes du hip hop**",  
*L'Éclat 2000*

M. Fresh : "**Tout sur la breakdance et la hip-hop culture**",  
*P.M. Favre, 1984*

Georges Lapassade et Philippe Rousselot : "**Le rap ou la fureur de dire**",  
*Editions Loris Talmart, 1990*

Joy Sorman : "**Du bruit**",  
*Gallimard, 2007*

Ouvrage collectif : "**Sonorités du hip hop / Logiques globales et hexagonales**",  
*Revue "Volume !", n° 2004 - 2, Editions Mélanie Séteun, 2005*

## 14 - Repères vidéographiques

Charlie Ahearn : DVD "**Wild Style**",  
*import Rhino Theatrical, 2002*

"**Génération Rap R'n'b 2**",  
double DVD avec Booba, Kool Shen, Oxmo Puccino, Wallen, Kery James,  
*Universal, 2005*

"**Graffiti Rock and Other Hip Hop Delights**",  
DVD contenant le film "Graffiti Rock" de Clark Santee (1984)  
avec Doug E. Fresh, Run D.M.C., The New York City Breakers, etc.,  
*M.V.D. / Socadisc, 2002*

Tony Silver : DVD "**The Freshest Kids / A History of the B Boy**"  
avec Mr. Freeze, Ken Swift, et DJ Kool Herc,  
*import Image Entertainment, 2002*

The Stereo MCs : DVD "**Connected Live**",  
*Universal, 2006*

## 15 - Quelques journaux et sites internet spécialisés

**Rap Mag**, mensuel  
[www.rapmag.fr](http://www.rapmag.fr)

**Vibrations**, mensuel  
[www.vibrations.ch](http://www.vibrations.ch)

[www.stylehiphop.com](http://www.stylehiphop.com)